

JEAN ROUAUD

Les très riches heures



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE
À SOIXANTE-NEUF EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES
PAPETERIES DE VIZILLE. NUMÉROTÉS DE 1 À 69 PLUS
SEPT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE
H.-C. I À H.-C. VII

© 1997 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,
3, rue Hautefeuille, 75006 Paris.

ISBN 2-7073-1593-1

ELLE. – Tu imagines ?

LUI. – Bien sûr que j'imagine

ELLE. – Qu'est-ce que tu t'imagines ? Le ciel
par-dessus les tuiles, la mer bleue comme de
l'huile ?

LUI. – J'imagine.

ELLE. – Tu n'imagines même pas. A peine
j'ouvrais les volets de ma chambre, le matin, que
je n'en revenais pas. Je me disais : quelle chance
tu as. Tu te rends compte ? Il existe cent mille
lieux à travers le monde, des milliards de combi-
naisons entre êtres humains, et toi, tu es née pré-
cisément là, à Ajaccio.

Comme Napoléon.

LUI. – Chapeau.

ELLE. – Dieu est fort tout de même.
Faut-il qu'il m'aime.

LUI. – Faut-il.
Je suis né

ELLE. – Ce n'est pas la même chose. Tu n'as pas connu les festivités du quinze août, les cloches de la cathédrale battant à toute volée, les musiciens de la fanfare déguisés en grognards de la Garde.

LUI. – J'ai connu : tout de blanc vêtus, avec une cravate verte couleur d'espérance, faisant tourner le clairon avant de jouer, toujours le même air, faux mais pas plus qu'il ne faut, le reposant ensuite, pavillon contre la cuisse, tandis qu'ils défilaient au son des seuls tambours, je suis né

ELLE. – Admettons. Soit. Mais le bal, tu n'as pas idée de ce qu'était le bal : les femmes élégantes en robes longues, ceinture remontée sous les seins, accroche-cœur sur le front, les hommes en maréchaux d'empire, la main glissée dans le gilet, et mon père et ma mère, splendidement beaux, dansant sur les eaux illuminées du golfe d'Ajaccio.

LUI. – Marchant au bras l'un de l'autre sur une petite route de campagne, au bord de l'Atlantique, au lendemain de la guerre – je suis né

ELLE. – Oui ?

LUI. – A Random.

ELLE. – Ah !

LUI. – Random, Loire-Inférieure.

ELLE. – J'avais entendu. Je m'interrogeais simplement. Comment peut-on naître à, je ne sais pas moi, Paris, Saint-Dié ou Tombouctou ?

Il y a vraiment des gens sur qui le destin s'acharne.

LUI. – Et pourtant ils vivent.

ELLE. – C'est injuste, c'est sûr, mais il est vrai que des empereurs il ne peut y en avoir pour tout le monde, il ne peut en naître à tous les coins de rue.

LUI. – De ce point de vue, nous aurions plutôt mieux.

ELLE. – Question coins de rues ?

LUI. – Question bienfaiteurs de l'humanité.

ELLE. – Mieux ? Tu m'étonnes. Le roi des rois ? L'étoile du matin ? Le prince des ténèbres ?

LUI. – Un saint.

ELLE. – A la mode de Bretagne ?

LUI. – Un avéré, du calendrier : Victor. Un ermite qui vécut au VI^e siècle.

ELLE. – Après Jésus-Christ ?

LUI. – Oui ; avant, les chrétiens se font assez discrets.

ELLE. – Un saint. Ce n'est pas idiot. Dieu pense à tout. Et même aux autres, aux démunis. Quel as. Sa place, on peut dire qu'il ne l'a pas volée.

Et que soigne-t-il, celui-là ?

LUI. – Les fièvres. Mais Victor est un saint généraliste. A la campagne, c'est indispensable. Il faut pouvoir faire face à toutes les situations : grossesses difficiles, rages de dents, luxations, mauvaises récoltes, Vikings, qui pillèrent et incendièrent Random,

ELLE. – Barbaresques, malaria, famine, vendetta : à chacun ses petites misères. Toutefois, ne confondons pas. A part s'être fait un prénom – ce qui parfois suffit, je suis bien placée pour témoigner – Victor n'a pas laissé un grand souvenir. Ce n'est en rien comparable.

LUI. – Nous aimons la tranquillité. Nous laissons la souris

ELLE. – Non, pas la souris.

LUI. – jouer en paix. Quand les bois frémissent sous le vent nous n'avons pas peur.

ELLE. – Ce qui signifie, mon intrépide ?

LUI. – Que nous ne cherchons pas forcément à briller, ni à ce qu'on parle de nous.

ELLE. – Et vous y parvenez ?

LUI. – Julien Chateau, par exemple.

ELLE. – De fait, une réussite : à Ajaccio, nous ne connaissons pas. Et à quel soleil d'Austerlitz s'éclaire ce monsieur ?

LUI. – A la pomme de terre.

Qu'il rapporta d'un pèlerinage à Rome en 1725.

ELLE. – Après ?

LUI. – Oui ; avant, Rome n'était pas née.

ELLE. – J'avais eu d'autres échos.

LUI. – L'imposteur ?

A la mort de Julien Chateau en 1744, Parmentier n'avait que six ans. Mais, au lieu de s'associer avec les rois de la graine, comme fit l'autre, l'introducteur, l'officiel, Julien préféra distribuer sa part d'héritage aux pauvres et se retirer dans une grotte, comme son maître Victor, où il vécut de pommes de terre et d'herbes bouillies.

ELLE. – Avec une pointe de sauge ou de persil, ce devait être exquis. Il savait vivre, cet homme.